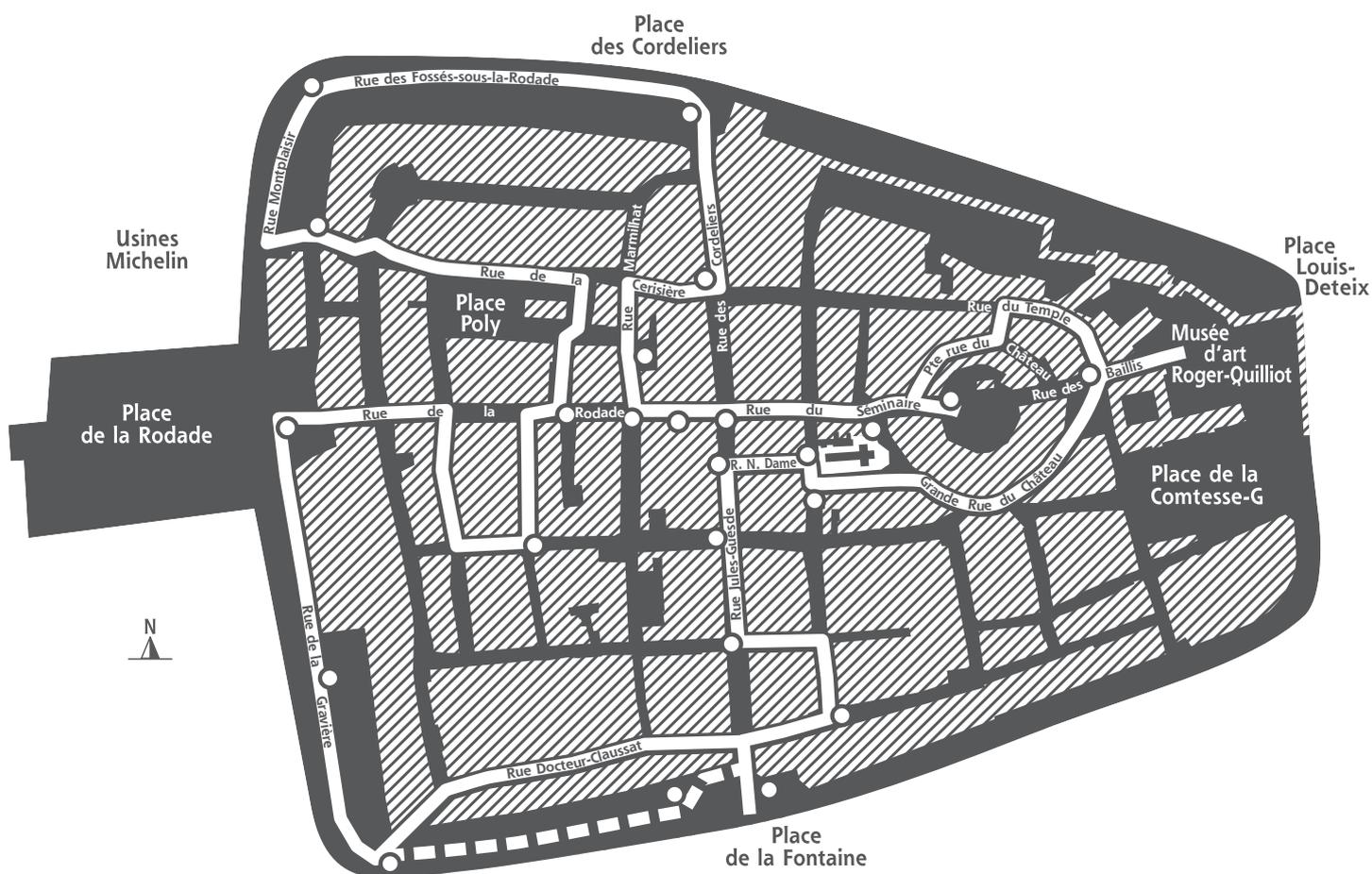
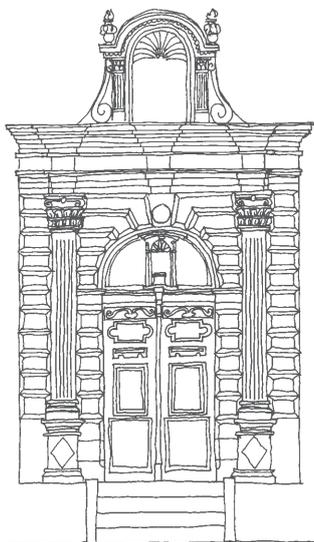


Le parcours Montferrand



1

Musée d'art Roger-Quilliot



PORTE DE LA CHAPELLE DES URSLINES

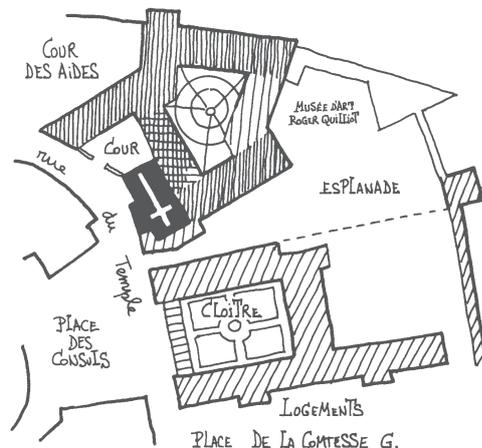
La cour des aides

À l'arrière du musée d'art Roger-Quilliot, rue du Temple (ainsi nommée en raison de la présence d'une commanderie de Templiers dans ce secteur), s'ouvre une porte monumentale en pierre de Volvic appelée porte de la cour des aides. Créée en 1557, en compensation du transfert du bailliage à Clermont l'année précédente par Catherine de Médicis, cette cour assure à la ville, durant près d'un siècle, un rayonnement sans précédent.

Cette haute juridiction civile et criminelle traitait les affaires fiscales. Ne dépendant que du Parlement de Paris, elle exerçait ses prérogatives sur un immense territoire, incluant Gannat (Allier), Limoges (Haute-Vienne), Tulle et Brive (Corrèze) et Guéret (Creuse). En 1630, à la suite du rattachement de Montferrand à Clermont, elle est déplacée à Clermont.

Le couvent des Ursulines

Dans l'ancienne cour des aides, Louis XIII ordonne, en 1630, l'implantation d'un collège jésuite. En 1637, une partie des bâtiments est cédée aux Ursulines qui feront édifier un cloître et une chapelle. Elles restent les seules occupantes après le départ des Jésuites en 1663. À la Révolution, les religieuses quittent les lieux, affectés au moment du Concordat (1801) à l'évêché qui y crée le grand séminaire. À la suite de la loi de séparation de l'Église et de l'État (1905), les bâtiments sont libérés. Durant la Grande Guerre, les militaires les transforment en hôpital. Leurs derniers occupants seront les gardes mobiles (1982). La Ville de Clermont-Ferrand acquiert l'ensemble immobilier en 1984.



LA COUR DES AIDES
LE COUVENT DES URSLINES
LE MUSÉE D'ART ROGER QUILLIOT
LOGEMENTS AUTOUR DE L'ANCIEN CLOÎTRE



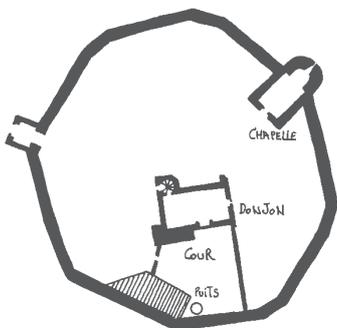
"LES SAINT-MANQUES"
GUSTAVE DORÉ (1874) Musée d'art Roger-Quilliot

Le musée d'art Roger-Quilliot

Devenu trop exigü, le musée des Beaux-Arts de Clermont-Ferrand, créé en 1903 en centre-ville, est transféré de Clermont à Montferrand en 1992 dans la partie nord de l'ancien couvent des Ursulines (la partie sud étant transformée en logements). À l'exception des antiquités gallo-romaines, toujours conservées au musée Bargoin (rue Ballainvilliers), les collections de peintures, sculptures et objets d'art du VII^e au XX^e siècle prennent place désormais dans l'ancien couvent, réhabilité par les architectes Adrien Fainsilber, Claude Gaillard et Peter Rice. En décembre 1999, il a pris le nom de musée d'art Roger-Quilliot, en hommage à celui qui fut maire de Clermont-Ferrand de 1973 à 1997.

2

Place Marcel-Sembat



LE CHÂTEAU

Les origines du château

L'existence de la forteresse est attestée en 1126 par la description de l'abbé Suger, dans son récit du siège par Louis VI le Gros, venu défendre les intérêts de l'évêque. La fondation du château est en effet liée au conflit opposant le comte à l'évêque au sujet du contrôle de Clermont. L'édification de l'enceinte castrale et du donjon, à l'extrémité orientale du *Mons Ferrandus* (actuelle place Marcel-Sembat) date probablement du début du XII^e siècle. Ce

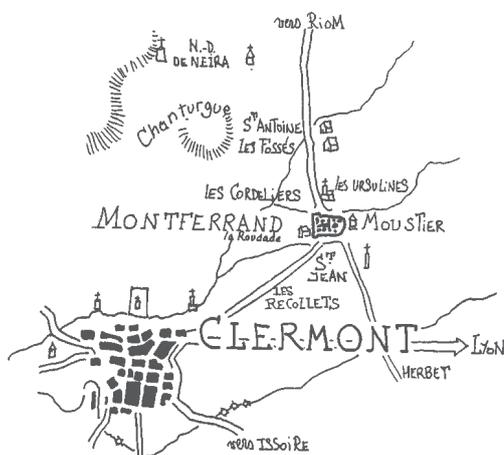
château était constitué d'un donjon quadrangulaire, pourvu de sa propre enceinte, et ceint d'une seconde plus vaste, flanquée de six tours, protégeant la tour maîtresse, et sans doute les premières maisons du bourg castral, établies *intra-muros*.

Le château à travers les âges

Le château de Montferrand connut une intense activité et jouit d'un faste certain pendant tout le XII^e siècle. Il accueillit des hôtes de marque, tel le roi d'Angleterre Henri II en 1173. Dès la fin du XIV^e siècle, les salles basses voûtées du donjon sont utilisées comme cachots, jusqu'au délabrement de la tour maîtresse au XVIII^e siècle. À partir de 1460, on envisage d'utiliser les bâtiments et la cour pour installer l'hôtel du bailliage, le château ayant perdu son rôle militaire depuis l'édification de l'enceinte urbaine au XIII^e siècle. Les tours s'effondrèrent successivement au cours du XVII^e siècle à l'exception de celle qui subsiste encore. Le donjon fut définitivement détruit à la Révolution.



PLACE DE L'ANCIENNE PRISON (CHÂTEAU) AU XIX^e S.



LES EGLISES AUTOUR DE MONTFERRAND
D'APRÈS LA CARTE DE CASSINI (XVIII^e S.)

Églises et prieuré

À l'origine, Montferrand dépendait de la paroisse de Neyrat, dont l'église était située au nord-ouest de la butte sur les pentes du puy de Var. Au XIII^e siècle, une église associée au monastère de Montferrand, sous la dépendance de l'abbaye de La Chaise-Dieu, consacrée à saint Robert, devient église paroissiale. Située hors les murs, au sud de la butte près de l'actuel cimetière, les habitants la délaissèrent à maintes reprises, en particulier aux époques troublées, au profit de la chapelle du château. C'est à l'emplacement de cette dernière que sera construite l'église actuelle.

3

Rue du Séminaire

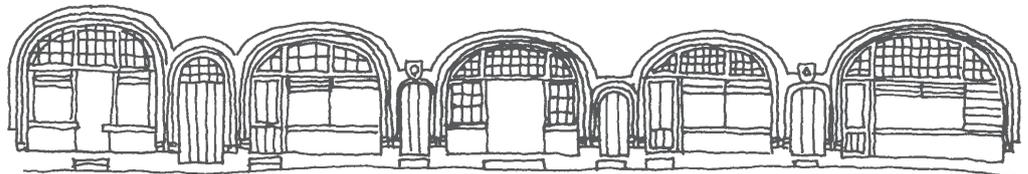


Ville marchande

Un texte ancien rapporte que la « dicte ville de Montferrand est fondée sur le commerce et le marché ». Depuis le Moyen Âge, une importante activité commerciale se tenait au carrefour des Taules et dans les rues adjacentes, notamment dans l'actuelle rue du Séminaire où se trouvait la halle aux toiles. Une autre halle, très tôt détruite, s'élevait au pied de l'église. Sur le pilier gauche de cette dernière, se trouve toujours l'aune qui servait de mesure, notamment aux marchands de draps et de toiles. Des noms de lieux attestaient encore récemment de cette tradition commerciale :

la place des Quartes (mesures pour les liquides), les places du Marché au Blé et aux Oignons (derrière l'église Notre-Dame, près de l'ancien hôtel de la Saulnerie). En 1372, le marché du vendredi était si fréquenté que le duc de Berry et d'Auvergne donna ordre à son sénéchal de tenir sa cour à Montferrand ce jour-là. Aujourd'hui encore, le marché hebdomadaire se déroule le vendredi.

Places au Moyen Âge

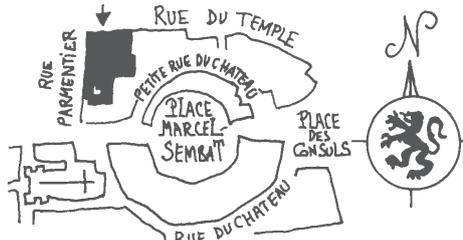


À Montferrand *intra-muros*, il n'y

a jamais eu de véritables places, à l'exception de quelques espaces résiduels. La place de la Rodade, par exemple, s'est toujours trouvée hors les murs, à l'ouest de l'enceinte au fur et à mesure de l'extension de la ville. En fait, ces places sont de petits espaces, compris entre les habitations et la rue ou situés au carrefour de rues, comme celui des Taules, par exemple.

Ancienne commanderie des Templiers

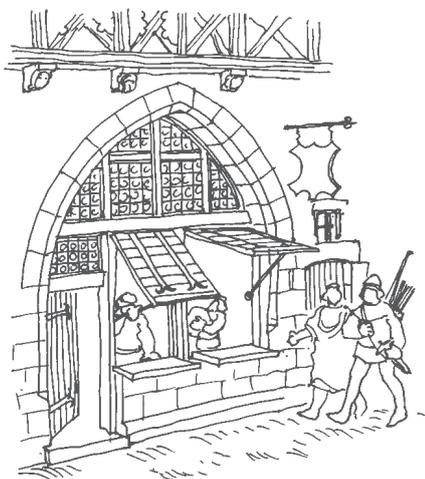
LOCALISATION PROBABLE DE LA COMMANDERIE DANS LE PARCELLAIRE ACTUEL



Au n° 4 de la rue Parmentier, se trouvent les vestiges de l'ancienne commanderie des Templiers. Installée dans l'enceinte du château pour aider à la défense de la ville, elle étend, au XIII^e siècle, ses dépendances jusqu'au rempart nord. Le maître de la province d'Aquitaine y résidait et faisait l'« information » des chevaliers. À la suppression du Temple en 1312, les biens de la commanderie furent dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean à Herbet. En 1786, la plupart des bâtiments furent démolis.

4

Carrefour des Taules



UNE BOUTIQUE AU MOYEN-ÂGE

Le carrefour des Taules

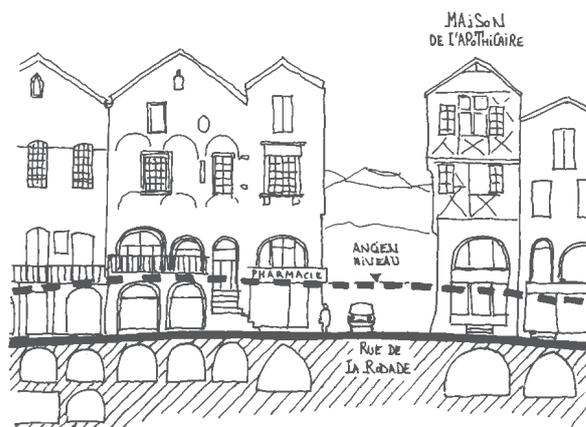
Le carrefour des Taules est situé au croisement de deux axes historiques : l'un nord-sud, qui traversait toute l'Auvergne en direction du Languedoc, l'autre est-ouest, actuelle rue de la Rodade, conduisant à Clermont. Ce lieu tire son nom des tables (*tabulae* en latin - *taulas* en patois) que les marchands dressaient les jours de marché.

La culture et le travail du chanvre occupaient une grande place dans les activités des habitants de Basse-Auvergne. Montferrand fut une plaque tournante dans le commerce des toiles et des draperies. Au nord-est du carrefour des Taules (n° 3 de la rue du Séminaire), se situe l'ancienne

halle aux toiles. Édifiée en 1520 et remplaçant un bâtiment plus ancien, on admirera son bel alignement d'arcades en anse de panier.

Abaissement de la chaussée

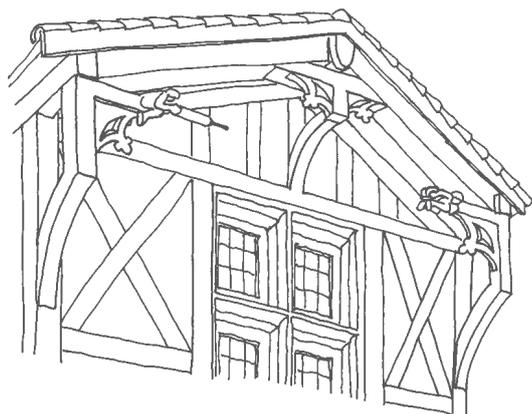
Situé sur la passage d'un grand axe de circulation, au sommet de la butte de Montferrand, le carrefour des Taules était difficile d'accès. Pour permettre aux voitures et charrois de traverser plus aisément la ville, le niveau du carrefour fut abaissé de trois mètres au XVIII^e siècle. Les portes des anciennes échoppes s'ouvrant autrefois directement au niveau de la rue se situent aujourd'hui au premier étage des habitations, dont le niveau des caves est désormais occupé par des commerces. De nombreux aménagements du bâti ont suivi cette transformation, entre autres la création d'escaliers en façade des maisons, rues de la Rodade, Jules-Guesde et du Séminaire.



LE CARREFOUR DES TAULES PERIODE MODERNE

Maison de l'Apothicaire

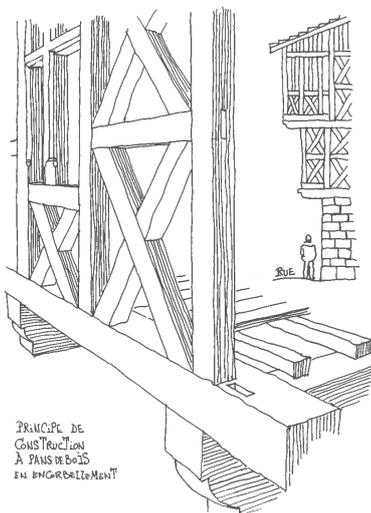
La maison de l'Apothicaire date du XV^e siècle et montre une ossature en bois, classique des habitations en pans de bois. Sous la toiture, deux figurines en bois sculpté représentent, d'une manière pittoresque, l'enseigne professionnelle du propriétaire : un apothicaire. D'un côté, le praticien tient un énorme clystère et, de l'autre, son patient, hauts-de-chausses rabattus, se trouve dans la position appropriée pour recevoir un lavement.



LE HAUT DU PIGNON DE LA MAISON DE L'APOTHIKAIRE

5

Rue de la Rodade



Maisons en encorbellement

Au long de l'axe de circulation est-ouest, et plus particulièrement rue de la Rodade, s'alignent les maisons en pans-de-bois, en encorbellement sur un rez-de-chaussée en pierre. Cette construction, qui permet de gagner de la place utile aux dépens de la rue, créait une promiscuité et un risque de propagation des incendies. Aussi, les pouvoirs publics limitèrent d'abord, puis interdirent (en 1508 sur tout le territoire), ce type d'empiètement par saillie. De fait, à Montferrand, on ne connaît pas d'exemple de construction de ce genre au-delà de la deuxième moitié du XVI^e siècle.

Les maisons de cette rue présentent une organisation classique d'habitat de commerçants ou d'artisans du Moyen Âge. Au-dessus du rez-de-chaussée, occupé par une boutique ou un atelier ouvrant sur la rue par un éventaire, s'élèvent deux étages réservés à l'habitation des propriétaires.

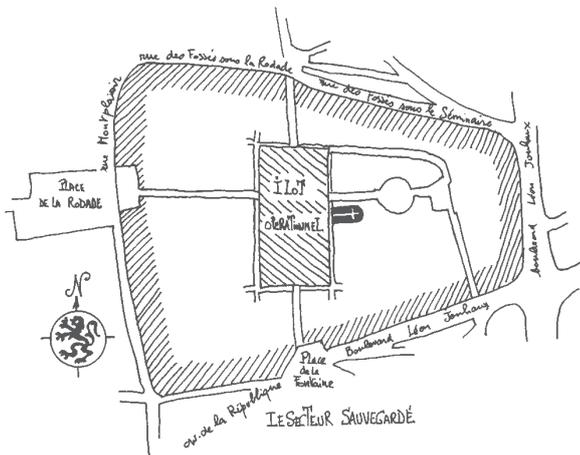
Métiers

À l'époque médiévale, les métiers se spécialisent et se regroupent par rue, d'où une harmonisation du paysage urbain, illustrée par cette succession de maisons avec boutiques le long de la rue de la Rodade. Quels étaient les métiers représentés à Montferrand ? Une réponse partielle est fournie par des textes relatant l'envoi d'émigrants artisans à Arras, à la demande de Louis XI. La Ville répond à l'ordonnance royale (1479) en fournissant un maçon, un charpentier, un serrurier, un tisserand, un couturier, un chaussetier, un cordonnier, un sellier, un boucher et un boulanger.



Secteur sauvegardé

Suite à la loi sur la Protection historique et artistique de la France (4 août 1962), dite « Loi Malraux », la création du secteur sauvegardé de Montferrand est décidée par arrêté interministériel du 27 août 1964. Un secteur opérationnel, portant sur sept îlots de la partie centrale, est mis en chantier en 1969. Un plan permanent de sauvegarde et de mise en valeur est établi par l'architecte en chef des Monuments historiques,



André J. Donzet, en 1967. Après plusieurs révisions, il est approuvé par décret en date du 28 novembre 1997.

6

Rue du Docteur Pierre-Balme



LE SCEAU DE LA COMTESSE G.

La charte de franchises

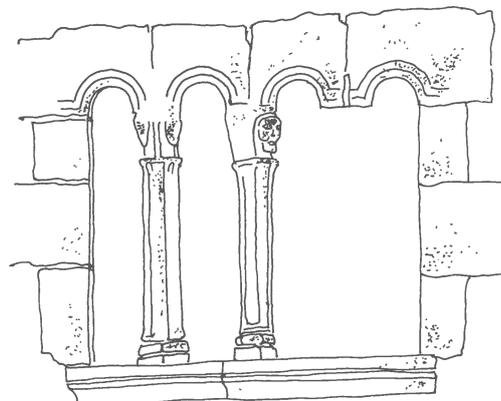
La charte de franchises de quelque cent vingt-cinq articles, accordée entre 1196 et 1199 aux habitants par la « comtesse G. » et son fils, va faire de Montferrand une ville prospère, confirmant son rôle commercial. On peut lire que ses inspirateurs « ont donné à tous les hommes et à toutes les femmes qui maison prendraient ou auraient en la ville de Montferrand bons usages et bonnes coutumes les meilleurs que l'on pourrait trouver à usage de bourgeois, à Montpellier, au Puy ou à Souvigny ou en autres bonnes villes⁽¹⁾ ».

Chacun est donc invité à prospérer dans Montferrand, mais sous certaines contraintes. La vie de la cité est réglementée, à commencer par l'atouissement systématique (surface, emplacement et prix des parcelles) des terrains de part et d'autre de l'axe de circulation qui conduisait à Clermont. Une décision qui conditionnera l'urbanisme montferrandais, lui donnant en particulier ce tracé des rues en damier.

1. Traduction de P. Charbonnier.

La comtesse de Montferrand G.

En 1196, à la suite d'un différend avec le roi Philippe Auguste, le comte d'Auvergne Robert Dauphin lègue la ville de Montferrand en douaire à sa femme. Outre la promulgation de la charte de franchises qui fait souffler un vent de libéralisme sur la ville et participe à son extension, la comtesse favorisera l'implantation des Templiers, créera une léproserie à Herbet (vestiges visibles au sud-est de Montferrand), un hôpital et multipliera les actes de charité. Vivant à l'écart de la cour et des Montferrandais, en raison de la lèpre qu'elle aurait contractée, elle meurt en 1199.



VESTIGES D'OUVERTURE À GILONNETTES DE LA LÉPROSERIE D'HERBET



L'HÔTEL D'ALBIAT

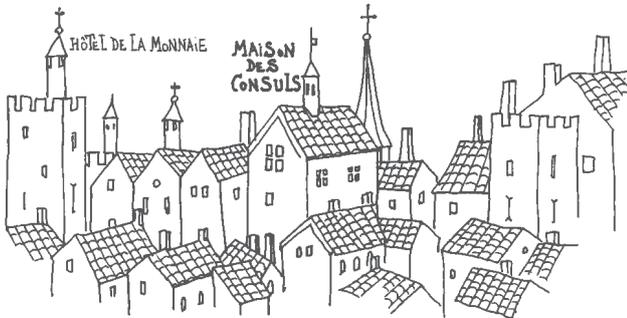
Des maisons rue du Dr-Pierre-Balme

Au n° 5, se situe l'une des façades les plus anciennes (fin XII^e siècle) de la ville, construite en arkose. Les deux niveaux de la maison sont soulignés par une moulure continue. À l'étage, sous un arc en plein-cintre, s'ouvrent deux baies encadrées de colonnes monolithes sommées de chapiteaux à feuillages et entrelacs.

Au n° 11, dans la cour intérieure du deuxième hôtel d'Albiat (un autre se situe rue Jules-Guesde), on devine, martelée, au tympan de la porte, une représentation de la légende de la Licorne ; la galerie est ornée d'une scène biblique : *L'Apparition aux saintes Femmes*.

7

Rue Marmilhat



SITUATION POSSIBLE DE LA MAISON DES CONSULS EN 1540 (PLAN DE G. DE REVEL)

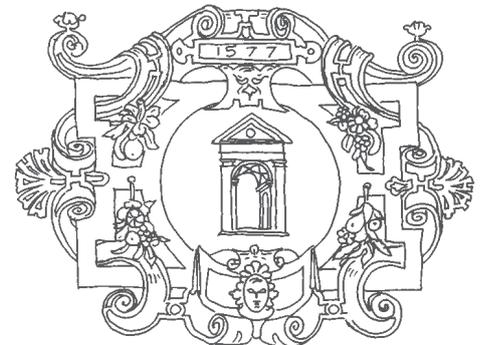
Les consuls

Dans la charte de franchises accordée à la Ville (1196-1199), une communauté d'habitants est reconnue apte à désigner chaque année des consuls. Le nombre exact de ces derniers n'est pas connu, mais on sait qu'ils assurent l'entretien et la réglementation de la voirie, l'aménagement et la police des

foires et des marchés, la répartition et la levée des impôts, l'entretien des remparts, la défense de la ville et d'autres services, comme l'enseignement, par exemple. Le siège de ce consulat est mal localisé avant le XV^e siècle et semble avoir été déplacé assez souvent dans Montferrand. En 1540, les consuls achetèrent la maison située à l'actuel n° 22 de la rue de la Rodade, qu'ils n'occupèrent pas seuls faute de ressources suffisantes. Ce bâtiment accueillera, entre autres, le greffe du bailliage et les Jésuites au XVII^e siècle.

Hôtel La Porte

5 rue de Marmilhat, au fond de la cour, une entrée rectangulaire donne accès à l'escalier en vis de l'hôtel de la famille de La Porte. L'un de ses membres est délégué par Montferrand, en 1575, à l'assemblée des bonnes villes d'Auvergne, et pourrait être le commanditaire du cartouche au-dessus de la porte, daté de 1577. L'œuvre est remarquable, à commencer par la pierre, une andésite au grain d'une rare finesse. Le sculpteur lui a donné des proportions harmonieuses. Les enroulements et l'écu sont également très élégants.



CARTOUCHE ARMORIE DE L'HÔTEL DE LA PORTE

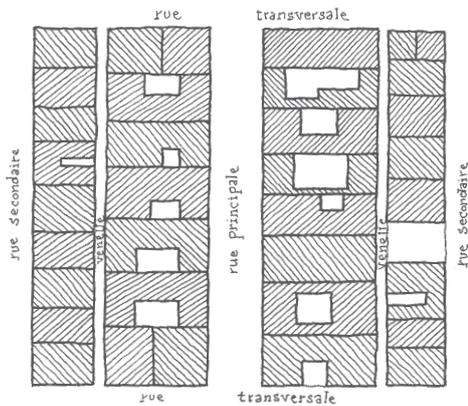
Maison de vigneron

À Montferrand, la tradition viticole est fort ancienne : la carte de Cassini (XVIII^e siècle) montre le vignoble occupant les Côtes de Clermont et le puy de Chanturgue, au nord-ouest de la ville. Cette activité, qui culminera dans la deuxième moitié du XIX^e siècle avant d'être ruinée, entre autres, par l'attaque du phylloxéra, a légué un petit patrimoine typique : la maison de vigneron. Lieu d'habitation et de vinification, celle-ci se signale par sa forme trapue et son escalier extérieur dont le palier couvre l'entrée du cuvage, située au même niveau que la rue.



8

Rue des Cordeliers



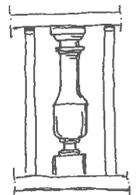
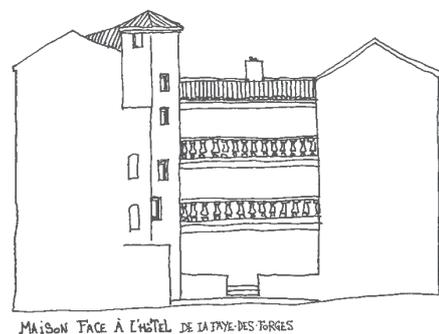
Organisation générale des hôtels

À Montferrand, le découpage du parcellaire, imposé par la charte de franchises, a profondément marqué l'organisation de la ville et du bâti. La plupart des beaux hôtels particuliers, édifiés de part et d'autre des deux grands axes de circulation, illustrent un même type résultant de ce découpage « législatif ».

De forme plutôt allongée, la parcelle est occupée par deux corps de bâtiments distincts. L'un est situé en façade, et l'autre sur l'arrière de la parcelle. Entre les deux se situe une cour intérieure privée. Les deux corps de bâtiments sont reliés par une série de galeries superposées, construites sur un côté de la cour. L'accès aux étages se fait par un escalier en vis, logé dans une tour, ouverte ou fermée, et située à l'une des extrémités du corps de galeries. Sur la rue, ces hôtels ne bénéficient que d'une façade étroite (entre 5 et 8 m). Ils comptent le plus souvent deux étages et presque toujours deux voire trois sous-sols.

Les galeries

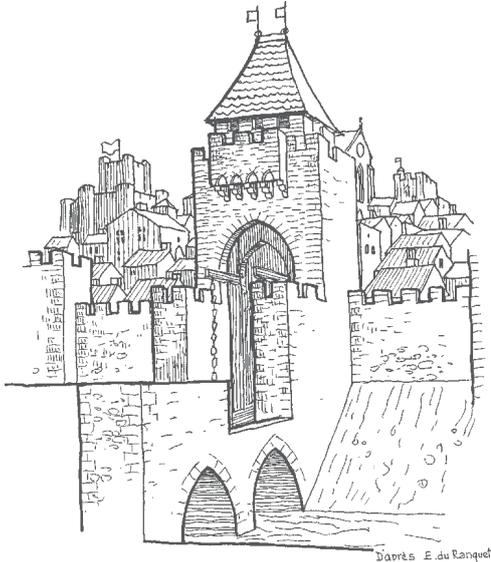
Les galeries donnant sur la cour intérieure des hôtels particuliers sont souvent largement ouvertes et constituées d'un ou deux arcs frontaux reposant sur des colonnes. Leur décoration est variée : sculptures héraldiques, scènes de la mythologie ou décors personnalisés représentant les propriétaires et leur famille. Le plus souvent construites en andésite (pierre de Volvic), les galeries sont parfois réalisées en bois, comme dans l'immeuble à l'angle de la rue de la Cerisière et de la rue des Cordeliers, au n° 13.



Hôtel La Faye des Forges

Il possède un magnifique escalier éclairé par une série de petites baies disposées en gradins, au-dessus d'une porte en tiers-point datant du XV^e siècle. Le décor du tympan de cette porte a été moulé pour le musée des Monuments français du Trocadéro.

Lorsque, au XVIII^e siècle, on abaissa le niveau du carrefour des Taules, la terre du décaissement fut répartie au bas des rues Jules-Guesde, des Cordeliers et des voies adjacentes. De ce fait, plusieurs entrées d'immeubles se trouvent en dessous du niveau de la rue, comme celle de cet hôtel. Sa porte donnait autrefois sur une cour intérieure aujourd'hui disparue.



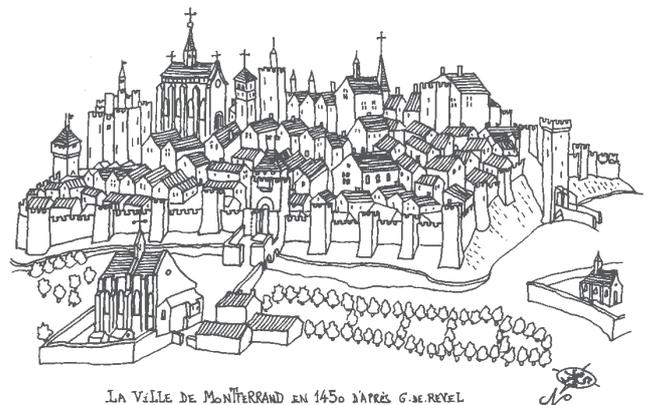
Le pont de Bise et le système défensif de la porte

La porte de Bise, édifée avant le milieu du XIII^e siècle (une des quatre portes de la ville), était constituée d'une tour-porte beaucoup plus haute que les courtines, surmontée d'une bretèche sur consoles en pierre. Reliant la barbacane à un second avant-corps formant poste avancé au-delà des fossés, un pont en pierre, à deux arches, franchissait la douve. Ces douves n'étaient mises en eau que lors des périodes troublées, par un système d'écluses alimentant le fossé nord de l'enceinte. Souvent, il était à sec, comme lors de la

prise de la ville par le routier Perrot Le Béarnais en 1388. Le pont actuel date vraisemblablement du XIV^e ou du XV^e siècle. Sa partie supérieure, dérasée, résulte de la mise en place du parapet moderne, sans relation avec le reste des maçonneries.

Le couvent des Cordeliers

Au XIII^e siècle, plusieurs nouveaux établissements religieux sont créés à Montferrand. La ville comptera trois églises et huit couvents, dont la commanderie des Templiers. C'est le cas du couvent des Cordeliers ou Franciscains, dont l'église, consacrée en 1229, était située hors l'enceinte à proximité de la porte de Bise. Il ne reste rien des bâtiments d'origine, remplacés par de nouveaux aux XVII^e et XVIII^e siècles, eux-mêmes vendus comme biens nationaux à la Révolution. Actuellement, les lieux sont occupés par un établissement scolaire.



DUGUESCLIN ET LE COUVENT
DES CORDELIERS OU SES RESTES
FURENT BOUILLIS



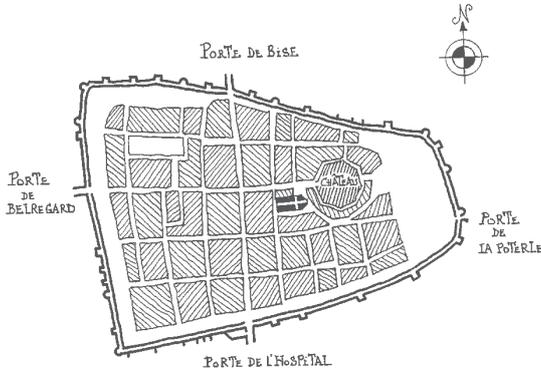
Du Guesclin

En juillet 1380, Bertrand du Guesclin meurt devant Châteauneuf-de-Randon (Lozère) qu'il assiégeait. Son corps est ramené à Paris, le roi Charles V souhaitant le voir enterré en la basilique Saint-Denis, auprès des rois de France. Au Puy-en-Velay, la dépouille est embaumée (le cœur étant envoyé à Dinan), mais, le 21 juillet, l'odeur qui s'en dégage est si insupportable qu'il est nécessaire de faire halte à Montferrand. Les Cordeliers sont chargés de découper puis de faire bouillir le corps. Les chairs sont déposées dans

l'église du couvent, et seuls les os du connétable sont acheminés à Saint-Denis.

10

Rodade- Montplaisir



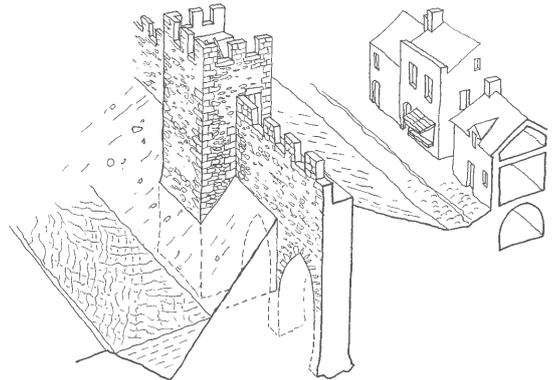
L'enceinte urbaine du XIII^e siècle

Les recherches archéologiques situent la construction de l'enceinte urbaine entre la fin du XII^e et le premier tiers du XIII^e siècle. Elle circonscrivait toute la bastide sur un linéaire de 1.700 mètres. Elle comportait quatre portes, chacune établie aux quatre points cardinaux de la cité :

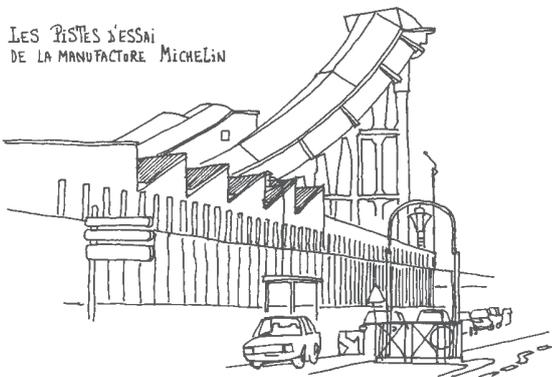
de Belregard (ouest), de Bise (nord), de la Poterle (est, légèrement décalée vers le sud-est) et de l'Hospital (sud). Cette enceinte subit aux XV^e et XVI^e siècles plusieurs mutations, conformément à l'évolution de l'artillerie. De nombreuses fois rebâties ou consolidées, les maçonneries actuelles du rempart sont d'époques diverses.

Principes constructifs et défensifs de l'enceinte

La muraille a été bâtie sur un principe de piles de fondation, reliées entre elles par des arcs de décharge. L'épaisseur des courtines était de 5 pieds, 6 pouces (environ 1,80 mètre), identique à la largeur des piles les plus anciennes, comme celles devant nous. Les murailles sont constituées de matériaux d'origine volcanique, hourdées au mortier de chaux ou à la terre pour certaines parties. Le flanquement des courtines était assuré par trois types de tours : soit quadrangulaires de grandes ou petites dimensions, soit plus rarement semi-circulaires. Toutes dominaient le chemin de ronde des courtines. Elles ont été équipées plus tard de tours d'artillerie. Les murailles, autrefois crénelées, atteignaient une hauteur considérable (près de 12 mètres), mais leur parement extérieur était en partie masqué par un fort talus incliné, protégeant leur base.



LES PISTES D'ESSAI
DE LA MANUFACTURE MICHELIN



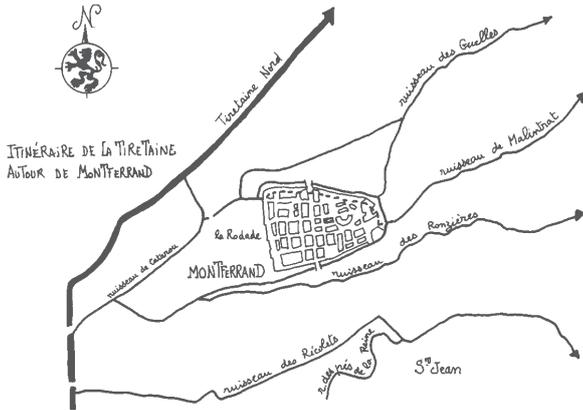
L'entreprise Michelin

À la fin du XIX^e siècle, Clermont-Ferrand devient une grande ville industrielle, grâce au développement de l'industrie nouvelle du caoutchouc. Inventé en 1889 par les frères André et Édouard Michelin, le pneu démontable va permettre à une petite entreprise familiale d'accéder, en un siècle, au rang de leader mondial du pneumatique.

Dans les années 1900, l'expansion de la manufacture s'étend sur le vieux Montferrand et sa périphérie. Michelin achète les terres de grands propriétaires viticoles, ruinés par l'attaque du phylloxéra sur la vigne, pour construire ses usines et des habitations destinées aux ouvriers-locataires. L'accroissement démographique de Montferrand est spectaculaire. La cité, qui, *intra-muros*, comptait 4.000 habitants au XIII^e siècle, et n'avait cessé d'en perdre au fil des siècles, en accueille 5.000 en 1911.

11

Porte d'eau



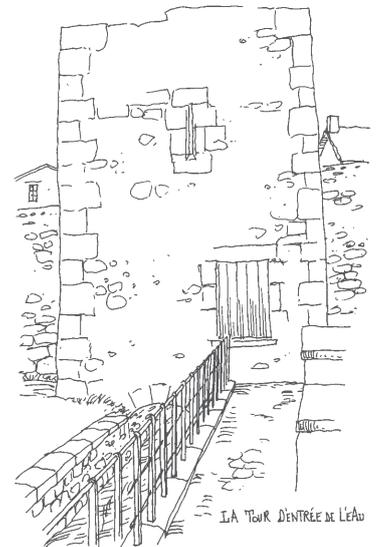
La Tiretaine

La Tiretaine est un cours d'eau qui naît à l'ouest de l'agglomération clermontoise, en bordure de la chaîne des Puys. Elle traverse successivement Royat, Chamalières, Clermont avant d'atteindre le site de Montferrand. À l'approche de celui-ci, le ruisseau, aujourd'hui canalisé et recouvert, se divise en plusieurs bras, entourant naturellement autrefois la cité sur trois côtés. Au-delà, la Tiretaine conflue avec d'autres ruisseaux qui se jettent dans l'Allier.

Jadis, entre Clermont et Montferrand, elle traversait une vaste zone humide parcourue de nombreux biefs et rases. Un système complexe de vanes permettait d'alimenter en eau des jardins, mais aussi de les inonder en cas d'attaque. La présence de ces canaux est encore attestée au début du XX^e siècle, où ils assuraient toujours leur fonction d'irrigation. La zone humide « entre les deux villes » fut asséchée pour permettre, entre autres, l'implantation des usines et des cités ouvrières Michelin.

La tour de L'entrée de l'eau

Un bras de la Tiretaine traversait autrefois à l'air libre le vieux Montferrand. Il pénétrait dans l'enceinte au nord-ouest, passant sous une tour appelée « Tour de l'entrée de l'eau ». Deux autres tours se trouvaient sur le passage de l'eau : l'une à l'est, là où le bras intérieur de la rivière sortait de l'enceinte ; l'autre au sud-ouest, qui recevait les eaux usées de la ville et était allusivement appelée « Tour du saut de l'eau détruite ».



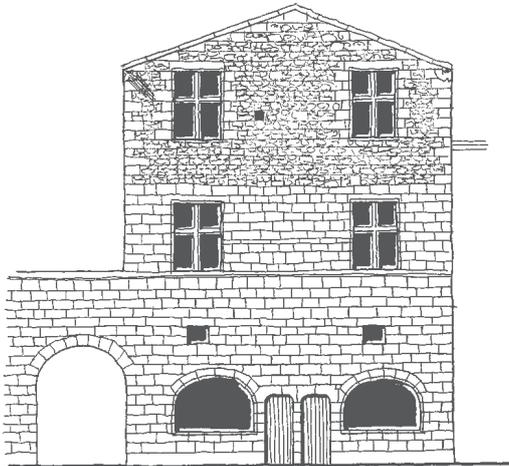
Utilisation de l'eau

À Montferrand, l'eau de la Tiretaine servait à alimenter les fossés entourant l'enceinte défensive. Le bras intérieur était utilisé comme source d'énergie pour faire fonctionner les moulins des quartiers nord. Le bras sud, appelé Merdanson, servait d'égout. Aujourd'hui encore, le nom de certaines rues, comme celle des Moulins, rappelle directement la présence du cours d'eau dans la ville et permet de reconstituer son tracé. D'autres, indirectement, le confirment, comme au bas de l'ancienne rue de la Boucherie, sachant que la corporation avait de grands besoins en eau.



12

Baillage comtal et royal



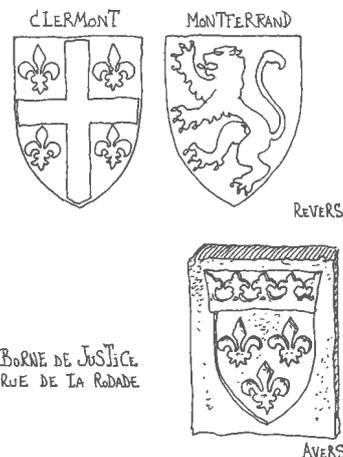
Le baillage royal

Jean, duc de Berry et fils du roi de France Jean II le Bon, reçoit la cité en apanage en 1365 et épouse Jeanne, comtesse d'Auvergne, en 1389. Montferrand, redevenu chef-lieu du comté d'Auvergne, a besoin d'un hôtel noble pour accueillir le baillage. Le duc Jean fait construire l'hôtel avant 1416, date du rattachement de la cité à la couronne de France, comme l'atteste le gonfalon d'Auvergne d'une des clefs de voûte de la salle du rez-de-chaussée. L'affectation du

bâtiment évolua peu après la mort du duc en 1416, puisque le baillage royal, par la volonté de Charles VII, s'y établit de 1425 à 1556, date de son transfert à Clermont. Le baillage, chargé de veiller sur les intérêts royaux dans tout le centre de la France, amena dans la ville de nombreux officiers de justice, tout en procurant de l'activité à une importante population. On estimait que sa suppression entraînerait la perte de 500 gens de justice et priverait 2.000 habitants de leurs moyens d'existence.

La borne entre les deux villes

Dans un petit renforcement de la rue de la Rodade, à l'emplacement d'une ancienne maison, est installée la borne qui marquait autrefois la limite entre les territoires de Clermont et de Montferrand au pont de la Grioule (un ouvrage enjambant la Tiretaine au bas de l'actuelle avenue Barbier-Daubrée). Bien que martelés et se distinguant mal, on devine trois blasons, deux sur une même face : l'un pour l'évêque (Clermont) et l'autre pour le comte (Montferrand) et sur l'autre face celui du roi.

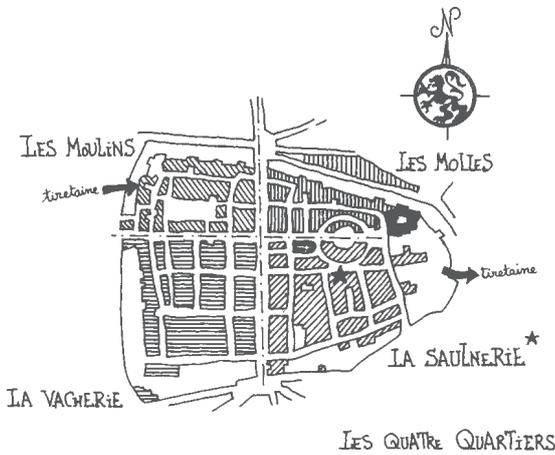


Hôtel Régin

Au n°36 de la rue de la Rodade, derrière une façade banale se trouve le bel hôtel particulier (XVI^e siècle) de la famille Régin. Le bâtiment s'organise autour d'une petite cour intérieure agrémentée d'éléments sculptés. Sur le pilier adossé à la galerie, saint Christophe, représenté avec l'enfant Jésus sur les épaules, rappelle le prénom du propriétaire : Christophe Régin, lieutenant au baillage à partir de 1536. Le corps de galerie est orné d'une scène religieuse : l'Annonciation, où la sculpture de la Vierge, spécialement son visage et son manteau, est particulièrement remarquable.

13

Quatre quartiers



Moulins, Molles et Saulnerie

À une date indéterminée (peut-être au XIV^e siècle), on prend l'habitude de distinguer quatre quartiers, organisés de part et d'autre des deux grands axes, nord-sud et est-ouest, structurant la ville.

Les deux quartiers nord, Moulins et Molles (les meules), doivent leur nom aux activités liées à la présence du cours forcé d'un bras de la Tiretaine qui les traverse. Dans ce secteur, la rue du

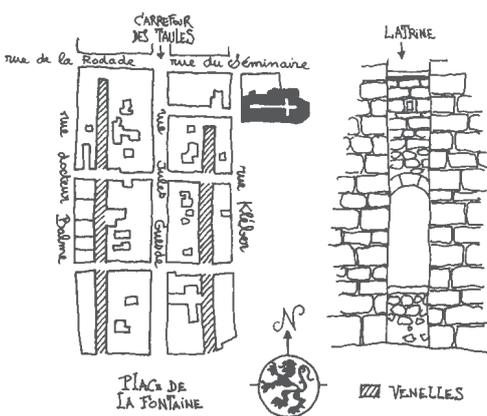
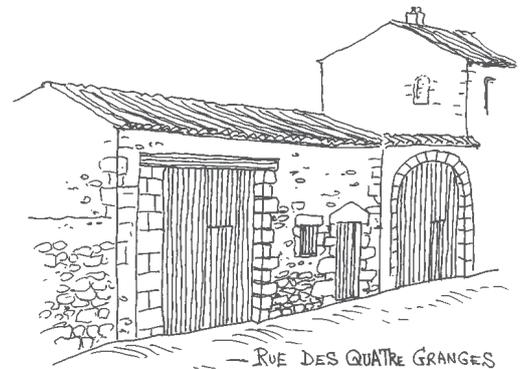
Ruisseau, par exemple, atteste du passage de l'eau qui servait aussi aux besoins des tanneurs et des bouchers.

Le quartier sud-est, dit de la Saulnerie, tire son nom de la présence d'un grenier à sel, à la fois dépôt de la précieuse marchandise et siège d'une juridiction des fraudes sur sa vente et son trafic. L'officier chargé de cette juridiction était le grenetier. De plus, les rues du Poids et de la Verrerie confirment une activité économique certaine dans cette partie de la ville.

Vacherie

Le quartier sud-ouest de Montferrand portait le nom de la Vacherie. Un monde de petits paysans, notamment de laboureurs, l'occupait. Les habitations étaient modestes, parfois accompagnées d'une grange, construite sur l'avant ou l'arrière, et d'une courrette. Quelques noms de rues rappellent son ancienne vocation agricole, telle la rue des Quatre-Granges.

Son insalubrité est révélée par la rue baptisée Merdanson, qui devait jouer le rôle de collecteur. C'est aussi dans ce quartier que se retrouvaient les nombreux marchands venus du Midi pour participer aux foires, comme en témoigne encore le nom de la rue du Languedoc.

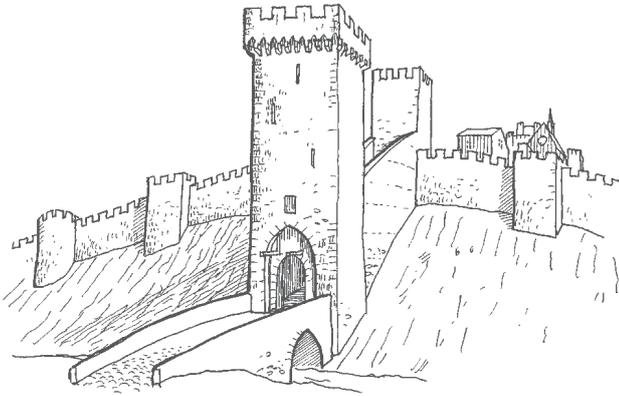


Les Venelles

C'est à partir du XVI^e siècle (peut-être même du XV^e) qu'apparaissent des venelles coupant chaque pâté de maisons dans le sens de la longueur, et destinées à freiner la propagation des incendies. Ces venelles, qu'on appelle aussi ruelles de retraits ou de latrines, servaient le plus souvent de tout-à-l'égout. L'une d'entre elles, surmontée d'une latrine, est visible, à gauche, en rejoignant la rue Jules-Guesde.

14

Place de la Rodade



Ancienne place de Belregard

Au XII^e siècle, l'actuelle place de la Rodade est un terrain vacant, situé hors les murs de la ville. Au fur et à mesure de l'extension de Montferrand, elle s'est très probablement déplacée vers l'ouest, dominée à une époque par la porte de Belregard, d'où son appellation ancienne, et traversée par la route de Paris. On imagine le magnifique

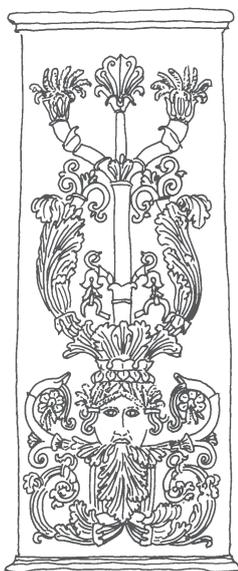
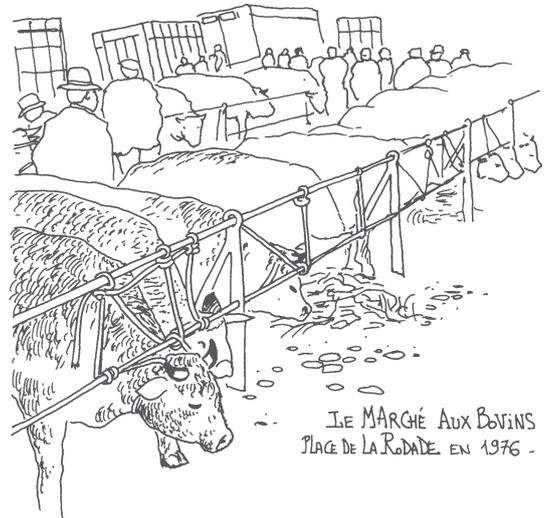
belvédère sur la chaîne des Puys que devait constituer cet espace vierge et, au premier plan, sur la rivale Clermont, dominée par la cathédrale de l'évêque.

L'origine du nom de Rodade est obscure. Doit-on y voir la roue : instrument de supplice installé en ce lieu ? Le mot serait-il dérivé de roderie, promenade ? Aujourd'hui, c'est l'un des endroits les plus vivants du vieux Montferrand. Bistrotts et restaurants populaires attirent une nombreuse clientèle à l'heure du déjeuner. Le terrain de pétanque a aussi ses inconditionnels.

Foires et marchés

Au XV^e siècle, des foires importantes ont lieu sur cette place, hors les murs comme il était de tradition. Il s'agit même : « du marché le plus notable d'Auvergne » (1424). Les foires aux bestiaux se maintiendront longtemps après la Seconde Guerre mondiale puis disparaîtront en 1990. Une partie

du foirail a été conservée au nord-ouest de la place : les barres métalliques pour attacher les animaux sont toujours visibles ainsi que l'ancien pavage. Chaque vendredi s'y déroule encore le marché hebdomadaire.



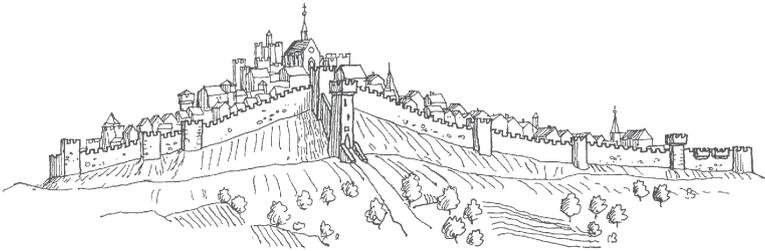
LA FONTAINE DES QUATRE SAISONS
"L'été".

La fontaine des Quatre-Saisons

La fontaine-abreuvoir, œuvre de l'école de sculpture de Volvic, a été érigée au XIX^e siècle. Des bas-reliefs représentent les quatre saisons figurées par une jeune fille coiffée de pâquerettes, une tête de femme couronnée d'épis, une femme d'âge mûr entourée de grappes de raisin et un vieillard encadré de pommes de pin, de feuilles de chêne et de glands.

15

Rue de la Gravière



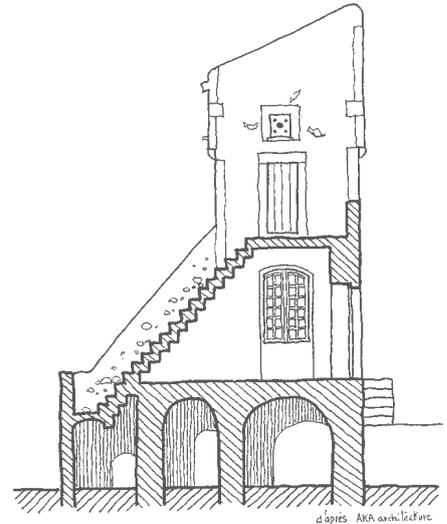
Le front ouest de l'enceinte

Le front ouest de l'enceinte, au sud de la porte de Belregard, était le moins protégé naturellement. Comme pour celui au nord, un

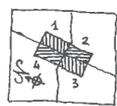
large fossé de 16 toises (environ 30 mètres) avait été terrassé au-devant des courtines. Ces dernières ont été pourvues de petites tours de flanquement rectangulaires, probablement destinées à recevoir un dispositif défensif en encorbellement. Des bretèches en pierre régulièrement réparties scandaient le sommet des courtines, pour accroître la défense de la muraille. Elles existaient déjà au milieu du XIII^e siècle. À la fin du XIV^e siècle, une vaste campagne de reconstruction des courtines modifia la physionomie du front ouest et ce jusqu'au XVI^e siècle.

La tour de la Gravière

La tour de la Gravière, dans son état actuel, n'appartient pas aux remparts. Ses maçonneries datent en effet du XVIII^e siècle. Les façades de cette tour sont venues « chemiser » le moignon d'une ancienne pile ruinée des remparts, en s'appuyant côté est sur la courtine encore en place. Elle était destinée à recevoir un pigeonnier, établi au niveau supérieur, dont l'état actuel résulte d'une surélévation de la fin du XVIII^e siècle. À l'origine, l'accès se faisait depuis le chemin de ronde, comme l'atteste la porte conservée côté nord. Il fut modifié après la disparition des parties hautes des courtines, avec l'édification d'un escalier extérieur au XIX^e siècle.



LES CITÉS



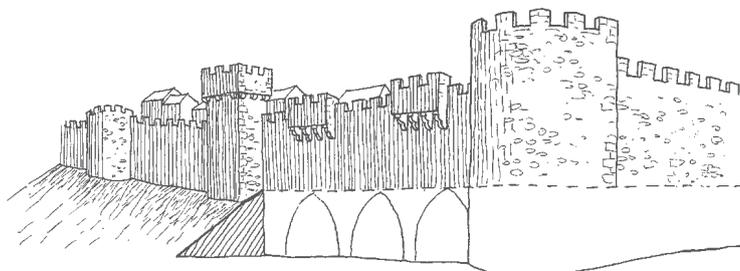
Les cités Michelin

De 1905 à 1930, les établissements Michelin bâtissent, autour de la butte de Montferrand, trois cités collectives et 480 maisons individuelles, l'ensemble abritant plus de 2.000 familles. La plupart des maisons, orientées nord-sud, ont un étage et sont divisées en quatre logements situés aux angles du bâtiment avec accès indépendant. Elles sont implantées en milieu de parcelle, la surface restante étant divisée en autant de jardins privatifs

qu'il y a de logements. En se retournant, on peut voir, dans la rue des Saules, un exemple caractéristique de lotissement Michelin.

16

Quartier sud-ouest

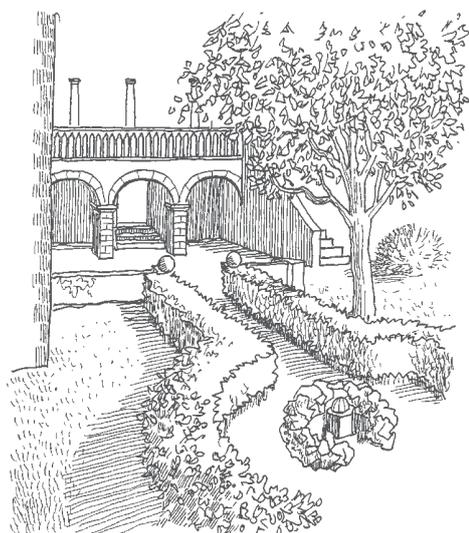


Découvertes archéologiques du bastion sud-ouest de l'enceinte

Des sondages archéologiques ont mis au jour les fondations du rempart, dont les vestiges ont ainsi permis la reconstitution du bastion sud-ouest avec une parfaite exactitude du tracé des courtines et de la tour d'angle. La découverte de ses fondations a également permis de confirmer que cette tour ne faisait pas saillie sur la courtine sud. L'actuelle rupture d'alignement résulte d'un reparalementage en talus, destiné à consolider tel un contrefort le déversement des maçonneries.

L'ASM Clermont Auvergne

L'Association sportive montferrandaise est créée, en 1912, à l'initiative de Marcel Michelin, alors patron de l'usine de pneumatique. À l'origine, le sigle du club sportif « jaune et bleu » signifiait Association sportive Michelin. À partir de 1922, l'ASM, devenue Association sportive montferrandaise, se dote d'équipements importants : une piscine, une salle des fêtes et un stade (le temple du rugby auvergnat) dont la capacité d'accueil est portée à 17 000 places en 2011, ce qui en fait le deuxième stade de France consacré au rugby. En 1991, l'ASM investit un complexe sportif ultra moderne de 7 hectares, à La Gauthière, quartier situé au nord-est de la cité qui lui a finalement donné son nom. En 2004, le club prend le nom d'ASM Clermont Auvergne.

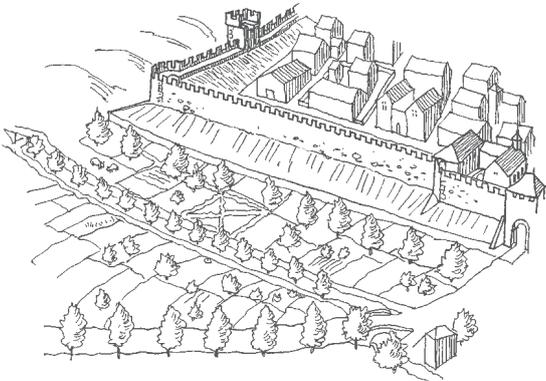


Le jardin secret

Au sud des anciens fossés, subsiste un jardin particulier, dont l'ordonnancement et la facture le rattachent à la tradition des jardins à la française. Associé à une petite construction du XIX^e siècle, il se compose d'une allée centrale bordée de buis, délimitant deux parterres latéraux arborés. Au milieu de l'allée centrale, un bassin traité en rocaille agrémenté la composition, rehaussée çà et là d'ornements architecturaux en pierre volcanique (colonnes, pilastres, piédouches). Le jardin est séparé de la rue par une galerie ouverte sur arcade, qui portait autrefois une balustrade aujourd'hui disparue. Le dessin des piliers, de belle facture, renforce le cachet particulier de cette parcelle paysagère.

17

Enceinte sud



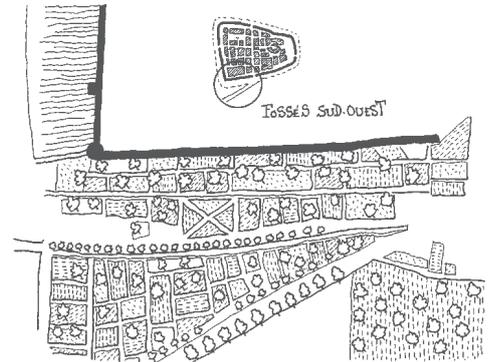
Le rempart

La défense naturelle du marécage justifie sans doute l'absence d'ouvrages à caractère défensif sur le front sud. Les maçonneries en saillie correspondent à des contreforts tardivement mis en place, destinés à contrebalancer le déversement des remparts. Au milieu de cette portion de muraille se voit le mode constructif original sur piles de fondations et arcs de

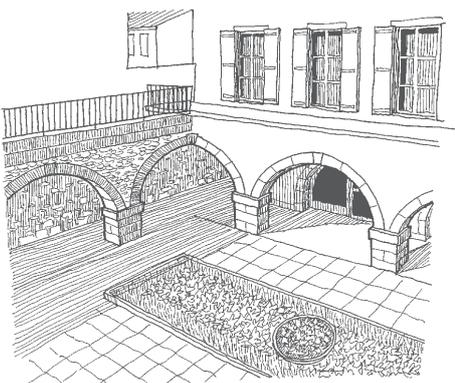
constructions du début du XIII^e siècle. C'est dans ce secteur que subsiste l'élévation la plus forte de l'enceinte conservée (d'un point de vue altimétrique). Le bâtiment adossé à la mairie et en élévation sur le rempart a réutilisé une partie des maçonneries. L'épaisseur des murs à l'intérieur des logements du premier étage atteint 1,50 mètre. La hauteur originelle, que devait atteindre le rempart, est bien supérieure à la vision actuelle.

Les anciens fossés

Côté sud, entre l'angle sud-ouest et l'actuelle mairie, l'enceinte surplombait un vaste marécage, alimenté par le bras sud de la Tiretaine, dont on devine encore le tracé. À la perte de fonction défensive de l'enceinte, il fut probablement asséché ou tout au moins drainé et assaini, pour faire place à des jardins (plan Lorette 1791). Le lieu était déjà, en 1791, transformé en une mosaïque de jardins, toujours bordés au sud par le bras de la Tiretaine permettant une irrigation optimale. Les parterres cultivés, de taille assez variable, étaient séparés par des voies de circulation, et notamment par une grande allée parallèle au cours de la Tiretaine



L'ancien hôpital (actuelle mairie de Montferrand)



L'histoire et la genèse des bâtiments successifs érigés à cet endroit, juste au revers de l'ancienne porte de l'Hospital, demeurent obscures. C'est ici qu'aurait pu se situer l'hôpital primitif fondé par la comtesse G., à la fin du XII^e siècle. Cet édifice aurait été reconstruit au XVI^e siècle, en relation avec l'adaptation de la porte de l'Hospital à l'artillerie lourde, avec plate-formes et barbacane, épousant un tracé en baïonnette. Il fut enfin remplacé au XVIII^e siècle par un troisième corps en « U » adossé au sud contre le rempart, avec une cour intérieure encadrée de galeries sur arcades, qui subsistent encore

dans la cour de la mairie. Il abritait vraisemblablement un hôpital ou un hospice religieux. Une niche pratiquée dans le parement intérieur du rempart devait autrefois accueillir une statue.

18

Place de la Fontaine



La place de la Fontaine

Elle se situe devant l'ancienne porte sud de l'enceinte qui entourait Montferrand. Cette porte, appelée « Porte Saint-Nicolas » ou « Porte de l'Hôpital » fut détruite, comme les trois autres, en 1732. En 1542, on substitua à l'hôpital un

autre bâtiment, qui fut lui-même remplacé par un troisième dont l'emplacement est actuellement occupé par la poste. À l'angle de la rue Jules-Guesde, une pharmacie occupe un bâtiment Art déco, construit vers 1928 par l'architecte André Papillard.

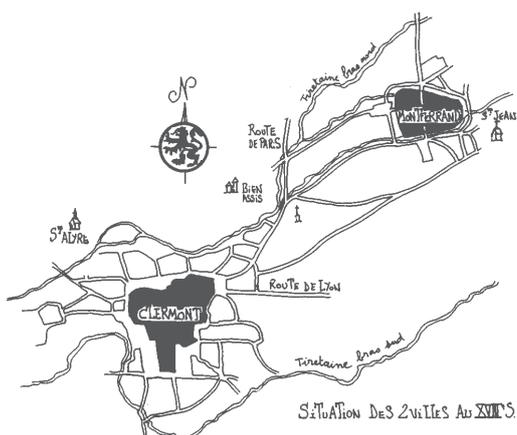
Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, Montferrand n'était approvisionné en eau que par la Tiretaine et quelques puits. En 1650, une fontaine fut construite à cet endroit, puis déplacée à deux reprises. Elle se trouve aujourd'hui hors de son cadre original, à l'angle des rues Kléber et Saint-Antoine. La fontaine actuelle date de 1836.

Édit de Troyes

En avril 1630, l'édit de Troyes impose l'union de Clermont et de Montferrand avec le transfert de la cour des aides à Clermont. De cette décision hautement politique, Montferrand, ancienne ville royale, ne se releva pas. Les dispositions qui visent à dédommager et à compenser cette perte (exemption pendant cinq ans de toutes les tailles, implantation d'un collège jésuite, maintien des consuls et de certains officiers du bailliage...) n'évitent pas le déclin. Les projets de constructions publiques et privées dans l'« entre-deux-villes » ne se firent pas. Malgré les protestations, les demandes d'intercession auprès du roi, le destin de la cité était joué. Il fut définitivement scellé, en 1731, par un édit de l'intendant Trudaine confirmant le premier. Clermont et Montferrand sont bien devenues Clermont-Ferrand.



HOTEL DOYAT (RESTITUTION)
DEMEURE DE JEAN DE DOYAT, BAILLI DE MONTFERRAND, VERS 1480
- 29 rue de la Rodade -

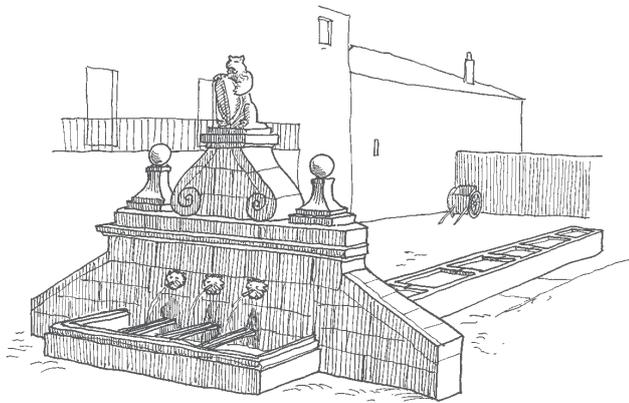


La liaison « entre les deux villes »

Au début du XVII^e siècle, il est décidé de remplacer le chemin tortueux qui relie Montferrand à Clermont par une voie rectiligne. Il faut attendre 1630 et l'édit de Troyes qui unit Montferrand à sa rivale, Clermont, pour que le tracé du « grand chemin » soit définitivement adopté. Initialement appelée « avenue Royale », la voie Clermont-Montferrand devient « avenue de la République » sous la Révolution, nom qu'elle porte toujours. Elle est aujourd'hui « la voie royale » du tramway « fleur de lave ».

19

Quartier de la Saulnerie



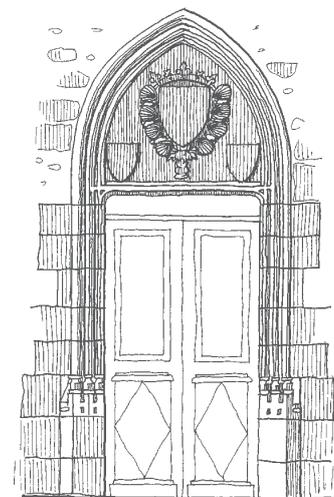
La fontaine au Lion

Située place de la Fontaine en 1650, la fontaine au lion a été par deux fois déplacée, avant de se retrouver sur l'actuelle placette. Son bassin est adossé contre un mur surmonté dans sa partie centrale d'un fronton orné d'ailerons à volutes, et sommé d'un lion debout portant l'écu de Montferrand. Encadrant ce

fronton, deux boules ornementales portées par des piédouches terminent la composition, tandis que le mur dorsal est sculpté de trois mascarons d'où jaillit l'eau. Cette fontaine était autrefois associée à un long bassin, qui servait de lavoir. L'origine du lion comme arme de la cité remonte au père de la comtesse Brayère, ou comtesse G., Guillaume de Nevers, dont l'écu est orné d'un lion. Les consuls gravèrent donc sur le sceau de leur ville le blason de la fondatrice de la cité libre de Montferrand.

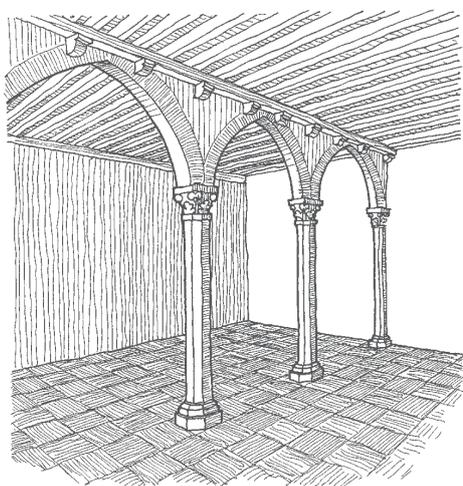
Le monastère de la Visitation

L'ensemble immobilier des années 1950-1960, visible au-delà de la rue Anne-de-Beaujeu, est installé sur le terrain autrefois occupé par le couvent de la Visitation, fondé en 1620. De cet établissement ne subsiste qu'un seul bâtiment, dans le fond de la cour. L'ancienne porte d'entrée n'appartient pas à la construction du XVII^e siècle. Visible sur le front sud de la rue Sainte-Marie, cette très belle porte du XV^e siècle est surmontée d'un fronton orné d'un écu aux armes de France, bûchées à la Révolution. Cette porte devait autrefois embellir une demeure abritant un service royal.



Le grenier à sel

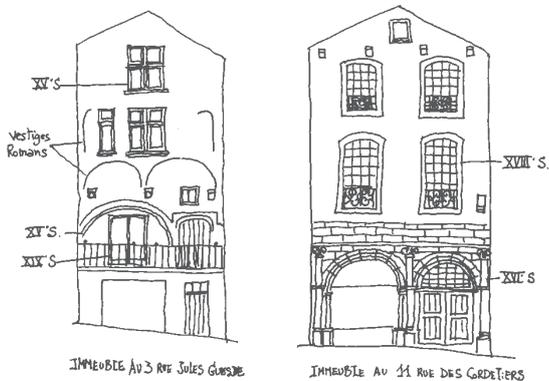
L'actuelle rue Émile-Zola s'appelait Grenetière, de « grenetier », officier qui jugeait en première instance les différends relatifs aux gabelles. L'ancien grenier se signale par sa belle porte moulurée, au 6 de cette rue. Elle ouvrait autrefois sur une vaste salle, établie au-dessus d'une autre, à demi enterrée, pourvue d'une file de colonnes octogonales surmontées de chapiteaux à crochets, matérialisant deux nefs de trois travées. Des arcades à profil brisé s'appuient sur les colonnes et portent le fort solivage de la salle supérieure. Ces deux espaces existent encore, mais fort remaniés. Montferrand, ville royale, dut avoir un grenier



dès la création du monopole de la vente du sel, entre 1315 et 1318, pour confisquer aux marchands le droit de s'accaparer cette denrée.

20

Rue Jules-Guesde



Évolution architecturale

Dans cette partie de la rue Jules-Guesde, plusieurs immeubles ont subi au fil du temps de profondes modifications architecturales. Ainsi, au XVI^e siècle, les fenêtres à meneaux remplacent les baies géminées au 1^{er} étage des maisons du XIII^e siècle, situées au n° 24 et (peut-être) au n° 33. À partir du XVII^e siècle, les propriétaires remanient les habita-

tions au goût du jour et des modes. Parfois, seuls des détails architecturaux sont conservés lors de l'édification ou de la transformation d'un immeuble. D'autres fois, c'est une partie entière de l'ancienne maison qui est conservée, comme l'ensemble de galeries associées à leur escalier, au n° 45. Parfois encore, la façade originelle est simplement percée de nouvelles ouvertures avec leur encadrement et leur ferronnerie XVIII^e (nos 30, 35 et 37). Des exemples se trouvent aussi aux n° 3 de la rue Jules-Guesde et n° 11 de la rue des Cordeliers.

Hôtel Fontfreyde

Il s'élève au n° 28 et est encore appelé Maison de Lucrèce, prénom de l'épouse du propriétaire des lieux. Est-ce une représentation de celle-ci qui apparaît dans un médaillon, au milieu du garde-corps de la première galerie de la cour, entre les initiales L. C. ? Deux autres médaillons l'entourent. Celui de gauche représente le buste d'un homme d'âge mur, barbu, qui pourrait être son mari, Pierre de Fontfreyde, nommé conseiller à la cour des aides le 5 décembre 1557. Le dernier montre un jeune homme imberbe, le fils aîné de la famille, peut-être ? Sur le tympan de la porte de l'escalier est sculptée, dans un seul bloc de pierre, une Vierge à l'Enfant très réaliste.



Décor architectural

Le décor architectural des hôtels des XV^e et XVI^e siècles est souvent sobre. Les façades sur rue présentent, en l'absence de modifications ultérieures, une répétition d'arcs en plein-cintre ou en anse de panier, simplement moulurés. Seules les portes des habitations des notables reçoivent un décor plus soigné, notamment des accolades accompagnées de pinacles et de motifs végétaux. Dans les cours, tourelles d'escalier et corps

de galeries font l'objet de sculptures variées : les écus des familles sont toujours présents, côtoyant parfois des personnages surprenants, voire énigmatiques, comme au n° 26. De nombreuses sculptures, perçues comme symboliques de l'Ancien Régime, ont été martelées à la Révolution.

Grands hôtels particuliers



COUR INTÉRIEUR AVEC GALERIES EN XVII^e S. RUE JULES-GUESDE.

Des demeures de l'« âge d'or »

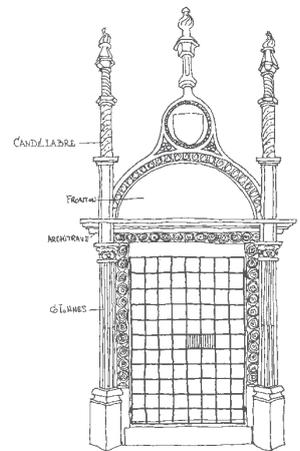
Au Moyen Âge, les maisons en pierre sont un luxe, plus fréquent dans le midi de la France qu'ailleurs. Les plus anciennes conservées à Montferrand, comme celles de la rue Montorcier par exemple, étaient vraisemblablement la propriété de riches bourgeois ou de dignitaires comtaux ou royaux. Au début du XVI^e siècle toutefois, l'interdiction de construire des maisons en encorbellement, qui font appel à une ossature en bois, généralise l'utilisation de la pierre, y compris pour les habitations modestes situées hors des deux axes historiques de la ville. Au long de la rue Jules-Guesde se concentrent de belles propriétés de familles de notables montferrandais, véritables dynasties d'officiers du bailliage ou de la cour des aides, de commerçants ou de banquiers anoblis.

Ces demeures construites à la fin du XV^e siècle ou au XVI^e siècle, sur la base de maisons médiévales, illustrent ce que certains auteurs appellent l'« âge d'or » de Montferrand.

Hôtels Gaschier et Lignat

Au n° 20, l'hôtel Gaschier présente une façade du XV^e siècle. Dans la cour, la porte de la tour d'escalier est très élégante avec ses moulures prismatiques, qu'on retrouve sur les chambranles de chacune des portes desservant les étages. Les Gaschier étaient une vieille famille de magistrats connue à Montferrand depuis 1353.

L'hôtel de la famille de Lignat, au n° 18, est du XVI^e siècle. Sa porte d'entrée, située Grande Rue du Languedoc et fermée par une grille en fer forgé, est richement décorée. Elle semble dater du début du XVI^e siècle.



Porte de l'hôtel de LIGNAT (dessin de M. J. G. G.)



LES TROIS ORDRES

CORINTHIEN (FEUILLES D'ACANTHE)



IONIQUE



DORIQUE

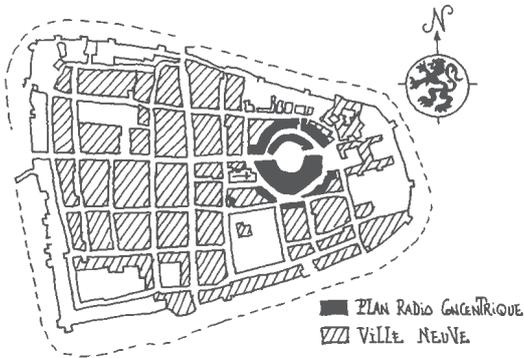
HÔTEL DE FONTENILHES, CHAPITEAUX INSPIRÉS DES TROIS ORDRES ANTIQUES

Hôtels Fontenilhes et d'Albiat

Au n° 13, l'hôtel Fontenilhes appartenait à une famille de présidents et lieutenants du bailliage royal. Les chapiteaux des colonnes, soutenant les arcades des galeries de la cour, se réfèrent aux trois ordres antiques : dorique, ionique et corinthien. L'immeuble au n° 11 était la propriété de la famille d'Albiat, des banquiers possédant un autre hôtel rue du Docteur-Balme. La présence d'un centaure et d'une centauresse sculptés, accompagnant l'écu timbrant la porte de la tourelle d'escalier, lui vaut le nom de Maison des Centaures. Conformément à la charte de 1198, cet édifice de la fin du XV^e siècle remanié à la fin du XVI^e est construit sur une parcelle de 6 brasses sur 12 (12 x 24 m env.).



TYPAN AUX CENTAURES DE L'HÔTEL D'ALBIAT (11, rue Jules-Guesde)



Une ville spontanée et une ville créée

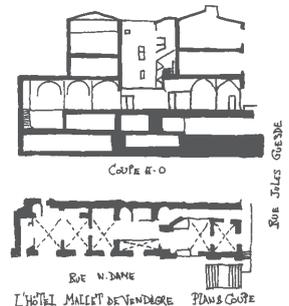
La charte de franchises accordée aux habitants à l'extrême fin du XII^e siècle a profondément marqué l'urbanisme de Montferrand. La cité présente un plan régulier rappelant celui des villes « créées » ou « neuves » du sud-ouest de la France : les bastides.

Elle est quadrillée par un réseau de voies orthogonales mis en place à partir des deux axes principaux de circulation. Les îlots sont découpés en parcelles quasi identiques, le plus souvent étroites, de 16 m en façade pour une profondeur de 32 m.

À Montferrand, on note aussi la présence d'un modèle urbain plus ancien, le plan radioconcentrique, typique des villes « spontanées » qui se sont développées autour d'un édifice religieux ou d'un château fort. C'est le cas de la partie est de la ville qui s'était d'abord organisée autour du château du comte d'Auvergne, Guillaume VI, au début du XII^e siècle.

Hôtel Mallet-de-Vendègre

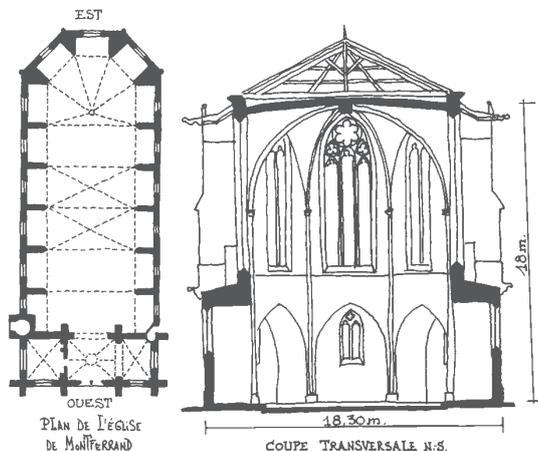
À l'angle des rues Jules-Guesde et Notre-Dame, cet hôtel de la deuxième moitié du XV^e siècle est aussi appelé « Maison du Bailly » et, improprement, « prison de femmes ». La cour intérieure comporte une galerie voûtée d'ogives et les murs sont appareillés en pierre de Volvic, divisés en petits compartiments rectangulaires par une moulure prismatique. La porte d'entrée rue Jules-Guesde (n° 7) est surmontée d'un tympan en simple arc brisé et présente un linteau sculpté. En moyen-relief, on voit une jeune femme entre deux têtes d'hommes âgés, dont l'un est coiffé du haut bonnet des juifs : *Suzanne et les vieillards* (?).



La rue Notre-Dame

Le percement de cette rue dans l'axe du portail ouest de l'église Notre-Dame-de-Prospérité, a été réalisé assez tardivement, après l'édification des hôtels particuliers établis de part et d'autre du passage. En outre, les travaux ont été effectués avant l'arasement du sommet de la butte, survenu dans le courant du XVIII^e siècle. En effet, les piédroits talutés, marquant l'entrée de cette rue, sont fondés à des profondeurs différentes. Ces piédroits avaient deux fonctions : monumentaliser l'entrée de la perspective sur le parvis de l'église, et renforcer par contrebutement les façades latérales des deux hôtels. Un escalier a été installé plus tard pour rattraper la différence de niveau entre les rues Jules-Guesde et Notre-Dame.





Construction

Entièrement bâtie en pierre de Volvic, en style gothique languedocien, Notre-Dame-de-Prospérité a été édifiée en plusieurs campagnes. Sa construction a commencé en 1304 pour s'achever par l'élévation des deux tours dans la deuxième moitié du XVI^e siècle : la date 1566 apparaît gravée au sommet de la tour septentrionale. L'édifice mesure en œuvre 47,50 m de long pour 18,30 m de large et 18 m du dallage à l'intrados de la voûte. La nef

unique est composée de six travées droites, voûtées sur croisées d'ogives. Ce vaisseau, éclairé par des fenêtres hautes, est entouré de quinze chapelles. Au-dessus de la porte de la façade, une rose quadrangulaire a été exécutée dans le style gothique flamboyant, brisée pendant la Révolution. Les vitraux actuels ont été réalisés au XIX^e siècle par des maîtres-verriers clermontois. La tour nord est flanquée d'une tourelle d'escalier couronnée par un gracieux campanile. La partie haute de la tour sud a été détruite durant la Révolution. Les restaurations extérieures de 2005-2010 ont restitué la résille initiale de joints ocrés.

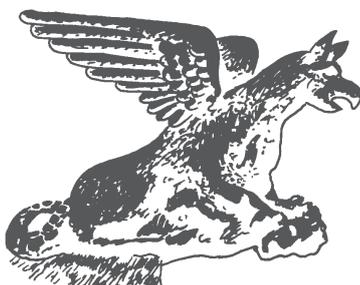
Mobilier

Il comprend, entre autres, un bel ensemble de bas-reliefs, autels, retables... récupérés après la Révolution. L'ornementation de la chapelle des fonts baptismaux est la plus intéressante, en particulier le grand panneau de bois sculpté (XVII^e siècle) dit de la Pentecôte. Il s'agit plus sûrement d'une vie de sainte Ursule sculptée par Antoine Sureau en 1723 pour le couvent des Ursulines, dont l'église de Montferrand récupéra les boiseries après la Révolution (les Ursulines étant un ordre enseignant, cela explique la présence de nombreux livres sculptés dans l'œuvre). On admirera, également, une Vierge romane en pierre (fin XII^e - début XIII^e siècle) et un grand crucifix en bois (XVII^e siècle).



LA VIERGE ET L'ENFANT fin XII^e - début XIII^e S.
(Chapelle St Catherine)

Plafond et gargouilles

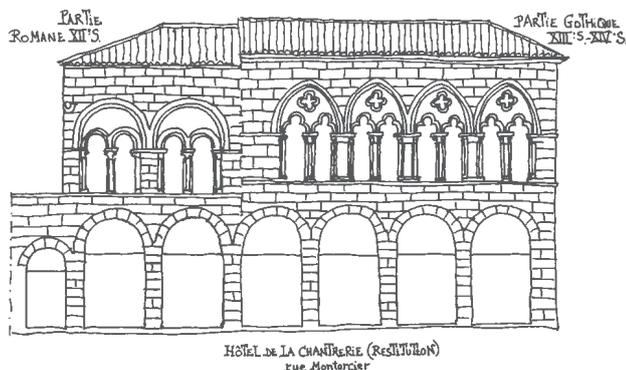


UNE GARGOUILLE DE N-D-DE-PROSPÉRITÉ

En 1998, la Direction régionale des affaires culturelles a fait procéder à la réfection de la voûte de l'église. Les peintures représentant la Vierge environnée d'anges et de fleurettes, réalisées en 1872, ont ainsi retrouvé leur éclat. Pour éloigner l'eau de pluie des terrasses, de nombreuses gargouilles ont été sculptées tout autour du monument. On peut reconnaître des animaux (poissons, fauves, oiseaux, lévrier), mais aussi des hommes, tel ce moine dodu qui se soulage de son trop-plein, ou ce diable portant sur son dos quelque sorcière.

24

Rues Montorcier et Kléber



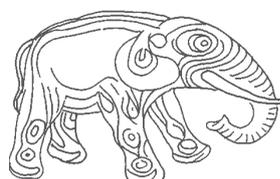
Architecture du XIII^e siècle

L'hôtel de la Chantrerie, situé aux n^{os} 2 et 4 rue Montorcier, et la maison de l'Éléphant, 12 rue Kléber, furent édifiés à l'extrême fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e. Ils présentent en effet des similitudes architecturales avec de nombreux édifices en France et en Espagne, datés de cette époque. Leur rez-de-chaussée

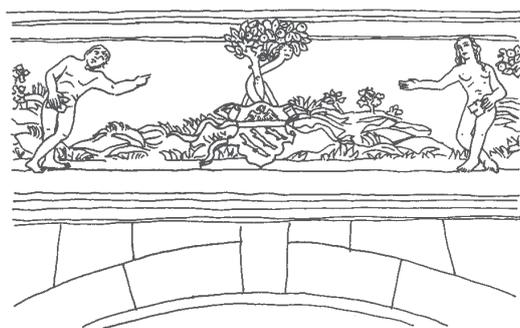
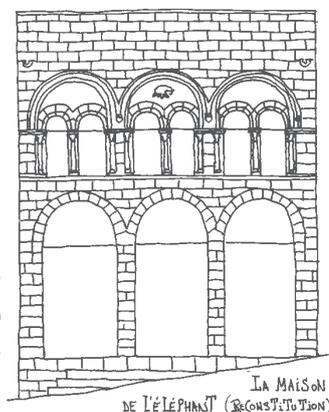
est occupé par de larges arcades en plein-cintre sans la moindre feuillure, ce qui laisse penser qu'il ne recevait pas de portes et restait ouvert aux quatre vents. Sur ces maisons, on voit encore au premier étage, malgré les remaniements, de grands arcs moulurés en plein-cintre. Tous devaient être occupés à l'origine par des groupes de baies jumelles, comme on en voit dans l'arc central de la maison de l'Éléphant. Sur ces bâtiments, la qualité de la pierre de Volvic employée et son appareillage sont remarquables, dignes du palais de quelque grand personnage de la cour comtale.

Maison de l'Éléphant

Elle présente, sur un écoinçon de l'étage, une fresque, à demi effacée, représentant un éléphant. Il ne s'agit peut-être que d'un vestige d'une peinture plus importante couvrant une partie de la façade : au siècle dernier, l'architecte Gilbert-Aymond Mallay avait relevé, en effet, la présence de décors peints sur des façades, rue des Cordeliers. La toiture de la demeure est dissimulée derrière un mur écran, dispositif classique sur les maisons romanes.



DÉTAIL DE LA FRESQUE PEINTÉ SUR L'ARCATURE CENTRALE



MAISON D'ADAM ET ÈVE - DÉTAIL DU GARDE-CORPS DE LA GALERIE (4 rue Montorcier)

La pierre de Volvic

L'andésite est une roche volcanique, que l'on a commencé à extraire à l'extrême fin du XII^e siècle, notamment dans les carrières de Volvic, bourg situé au nord-ouest de Montferrand. Travillée aussi bien en découpe qu'en sculpture, elle a été largement utilisée dans la construction, à Clermont, Riom et Montferrand, des hôtels particuliers aux XV^e et XVI^e siècles et, comme c'est le

cas non loin d'ici, pour la porte de l'ancien couvent de la Visitation, rue Sainte-Marie. La pierre de Volvic est aussi couramment employée dans des ouvrages secondaires : linteaux de cheminées, escaliers extérieurs ou soubres de caves.